

MASCARADE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un an . . . 8 fr.
Six mois . 4 fr.

LES ANNONCES
SONT REÇUES

Chez M. V. FOURNIER
14, rue Confort

ABONNEMENTS

DÉPARTEMENTS

Un an . . . 10 fr.
Six mois . 5 fr.

ÉTRANGER

Un an . . . 12 fr.

POUR LES ABONNEMENTS

S'adresser à l'imprimerie Coste-Labaume, c. Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

BONIMENT

L'interpellation Rouher s'est terminée en queue de poisson.

C'est le sort commun de tous les ballons gonflés trop longtemps d'avance : ils s'aplatissent au moment de s'élever.

Depuis quinze jours, les journaux, les correspondances, les conversations, les racontars avaient fait tant de bruit, publié tant de commentaires, commis tant d'indiscrétions autour de cette interpellation, la presse bonapartiste paraissait si joyeuse, si triomphante, les gazetiers aux gages de Chislehurst retournant leur moustache en croc, faisant tourner leur canne, campaient leur chapeau sur l'oreille avec tant de crânerie en nous disant d'un ton rogue : Vous allez voir ça ! Les abords du café de la Paix où les Bonapartistes déclassés font le trottoir, retentissaient de tels éclats de rire, — qu'on s'attendait à quelque chose d'énorme, à un véritable coup de foudre parlementaire.

L'agence Hayes elle-même qui est bien la plus réjouissante des agences d'informations, avait pris soin de chatouiller la curiosité publique sur la plante des pieds par des confidences à demi-mots, et des révélations bien étonnantes :

Si M. Rouher dit ci : M. Dufaure montera à la tribune.

Si M. Rouher attaque ça : M. Gambetta lui répondra.

Si M. Rouher veut justifier, etc., M. Thiers lui-même prendra la parole et montera dans la salle soixante-dix ou quatre-vingts victimes du 2 décembre (sic). (Voir les dépêches du 20 mai.)

Ne croirait-on pas entendre les pitres de vogues : Vous verrez l'homme sauvage dévorant un poulet vivant avec ses plumes, plus deux kilogrammes de tabac ; —

ou les montreurs de ménagerie : A huit heures précises les animaux prendront leur nourriture ?

Précédée de cet ensemble de réclames, de ce tutti de grosses caisses et de cet éclat de cymbales, la rentrée de M. Rouher à la tribune ne pouvait manquer d'attirer une foule énorme, et le théâtre de Versailles a certainement fait mardi dernier le maximum de la recette.

Aussi jugez de l'étonnement, du désappointement général, en présence du pitoyable fiasco de l'Hercule auvergnat.

M. Rouher qu'on s'attendait à voir apparaître dans la pose sinon dans le costume de Jupiter tonnant, s'est montré humble, doux, insinuant, mielleux envers la majorité qui a eu le bon goût, d'ailleurs, de ne pas se laisser prendre à sa glu.

Son éloquence tant vantée jadis parce qu'elle était colorée du reflet d'une autorité « auguste », parce qu'elle s'épanouissait au milieu d'un concert de bravos, de « très bien » et d'applaudissements de lavandières, son éloquence est apparue ce qu'elle est réellement, époumonnée, poussive, cousue de lieux communs, rapetassée de rengaines.

On a cherché vainement dans sa main ces foudres vergeresses qui devaient extermier les contempteurs de l'empire, ces foudres n'étaient pas même un chaudron.

M. Rouher, en résumé, n'a rien prouvé, très peu justifié, ses raisonnements péniblement échaffaudés, ses chiffres laborieusement groupés n'ont présenté qu'un édifice vacillant et branlant que le duc d'Audiffret Pasquier et après lui Gambetta ont renversé sans peine d'un simple coup de pied.

Nous manquons de canons, de fusil, de cartouches, déclare le rapport de la commission d'enquête ;

M. Rouher soutient le contraire et il apporte à l'appui de sa thèse : quoi ?

Les états des arsenaux ! les nomenclatures des bureaux de la guerre !

Mais ce sont justement ces pièces qui condamnent l'administration impériale, ce sont ces feuilles gribouillées qui portent avec elles la preuve convaincante et irréfutable de l'organisation pernicieuse des bureaux.

C'est armé de ces états que le maréchal Lebœuf venait dire à la Chambre : Nous sommes prêts ! Il ne manque pas à l'armée un heuton de guêtre.

C'est sur la foi de ces certificats que les podagres et les infirmes de la majorité officielle envahis par une ardeur guerrière grimpaient sur leurs bancs, agitaient leurs bras et criaient : à Berlin !

Les papiers sont toujours en règle, c'est clair, surtout chez les filous, surtout chez les coquins.

Il n'y a pas de livres mieux tenus que ceux des banqueroutiers frauduleux : l'actif et le passif se balancent toujours admirablement.

Seulement ouvrez la caisse !

Deux mille canons de campagne, douze mille canons de siège, dix sept cent mille chassepots, tel est en chiffres ronds le relevé officiel que M. Rouher est venu de nouveau débiter à la tribune.

Et avec ces vingt quatre mille pièces de canons on ne peut ni tenir campagne, ni défendre une place forte.

Et avec ces dix-sept cent mille chassepots, on a peine à armer trois cent mille hommes.

Et avec ces magasins regorgeant de munitions, toujours d'après les états, on est obligé sur les champs de bataille d'économiser les coups de canons et les charges de mitrailleuses.

Et six mois après la déclaration d'une guerre qui selon les prévisions les plus

optimistes devait durer au moins trois mois, le comte de Palikao est obligé d'acheter des cartouches à 180 fr. le mille !

Il n'y a pas à discuter sérieusement de semblables allégations qui tombent devant leur absurdité même.

Aussi l'avocat impérial a-t-il essayé de se raccrocher à une dernière branche, s'est-il efforcé de se rallier la majorité insensible à sa singulière casuistique, en usant de l'argument familier aux gamins pris en faute : ce n'est pas moi, c'est le chat !

Ce n'est pas moi, c'est le quatre septembre !

Pauvre quatre septembre !

Quelle échine il lui faut, grand Dieu, pour supporter tous les fardeaux dont on le charge, toutes les iniquités dont on l'écrase, tous les paquets innombrables qu'on lui plante sur le dos.

Ce sont les hommes du quatre septembre qui ont déclaré la guerre en excitant l'opinion publique contre la Prusse ;

Ce sont les hommes du quatre septembre qui ont paralysé l'organisation militaire de la France en critiquant le budget de la guerre, en combattant la loi sur la garde mobile, en paralysant la bonne volonté du gouvernement impérial : critiques, attaques et oppositions dont l'empire se souciait du reste comme d'un fétu, attendu que les hommes du quatre septembre étaient constamment englobés et absorbés par une majorité façonnée, stylée et dressée au service ;

Ce sont les hommes du quatre septembre qui, par conséquent, ont amené les défaites de Woerth, de Forbach et de Sedan ;

Ce sont les hommes du quatre septembre qui ont empêché une paix honorable le deux septembre, quoique M. Bischoff eût déclaré toute entente impossible sur d'autres bases qu'une cession de territoire ;

FEUILLETON DE LA MASCARADE

LA MAISON ENSORCELÉE

Conte fantastique imité d'Hoffmann.

Alors que j'étudiais la médecine, j'allais passer tous les ans quelques semaines de vacances auprès de mon oncle Cornelius Züg, qui vivait honnêtement de ses petites rentes dans la ville hollandaise de Groningue.

Quoique chef-lieu de province, la ville de Groningue n'offre pas des distractions très variées ; lorsqu'on a visité le port, les canaux, l'Hôtel de Ville, le pont de Botering-Hoog et la cathédrale de St-Martin, avec sa tour de 110 mètres, il ne reste plus qu'à discuter philosophiquement en fumant ces longues pipes sur s'éteignent aussi rapidement que la lampe des Vestales.

J'aurais donc passé mon temps d'une façon assez monotone, entre mon oncle Cornelius, sa pipe et sa servante, si ma curiosité n'avait rencontré un aliment dans la légende singulière d'une maison située au centre de la ville, sur la place principale, dans la position la plus avantageuse qu'il soit possible de rencontrer.

En construisant on depuis longues années, par une fatalité bizarre et inexplicable, cette maison n'avait jamais pu être achevée.

Constamment on y voyait des maçons, des char-

pentiers, des ouvriers de tout genre, aller, venir, s'agiter, gâcher de la chaux, transporter des planches, mais on eût dit que ces travaux étaient exécutés par des ombres, tellement ils avaient peu de solidité et de consistance.

Les vieillards de Groningue, ceux qui approchaient de la centaine, se rappelaient cependant dans leurs souvenirs d'enfance, avoir vu cette maison entièrement construite.

C'était alors la plus belle habitation de Groningue ; sa façade en pierres de taille, ornée de larges fenêtres sculptées, s'élevait orgueilleusement au-dessus des maisons voisines, et dans leur admiration, les habitants ne la désignaient jamais que sous le nom de « la grande maison ».

Malgré son apparence monumentale, malgré ses larges murs, malgré ses énormes piliers qui semblaient devoir défier l'œuvre destructive des siècles, quelques esprits clairvoyants prétendaient que la grande maison était moins solide qu'elle n'en avait l'air.

A les en croire, les propriétaires et les locataires négligèrent d'y faire des réparations indispensables.

Préoccupés uniquement de l'aspect extérieur qui flattaient leur vanité, ils se bornaient à faire badigeonner la façade et les murs, sans se donner la peine de descendre dans les sous-sol et de visiter les fondations.

Un beau jour, la grande maison croula avec un bruit épouvantable qui retentit à trois lieues au-delà de Groningue.

Les assises reposaient sur des pilotis pourris et vermoulus, et il était même incroyable que la catastrophe ne fût pas arrivée plus tôt.

Victimes de cet effondrement inattendu, plusieurs locataires furent écrasés sous les débris, notamment le locataire du premier étage qui plus que tous les autres avait résisté à ce qu'on fit à la grande maison les réparations que nécessitait sa vétusté.

Le malheureux portait la peine de son entêtement.

Une fois revenus de leur émotion, les survivants cherchèrent à reconstruire la maison.

Malheureusement, ils n'avaient pas eu la précaution vulgaire de faire dresser un plan complet et définitif par un architecte habile.

Tout ce qu'ils savaient, c'est que la maison avait péri par les fondements et qu'il fallait avant tout assécher leur construction nouvelle sur une base inébranlable.

C'était sagement raisonné. Après avoir extrait à grand peine les matériaux hors d'usage, les bois pourris, les pierres fusées qui étaient profondément enfoncées dans le sol, ils creusèrent de nouvelles fondations et ils s'apprêtèrent à y établir des murailles épaisses et solides, lorsque survint au milieu d'eux un étranger qui prétendant avoir étudié l'architecture sous de bons maîtres, leur proposa modestement de les aider de ses lumières et de sa science.

Ils acceptèrent sans se défier de ce nouveau venu dont la timidité, l'air gauche et le regard embarrassé étaient peu faits pour leur inspirer la moindre inquiétude.

Mais au bout de quelques jours, l'étranger prit des allures d'autorité, un ton de commandement auxquels ses compagnons eurent la faiblesse de ne pas savoir résister.

Bientôt, il dirigea seul toute la construction, faisant élever les murs, percer les ouvertures, placer les charpentes à sa guise et suivant son caprice, sans supporter qu'on s'opposât à sa volonté ou qu'on discutât le moindre de ses ordres.

Lorsque la grande maison fut reconstruite, ses habitants n'eurent aperçurent avec stupeur que l'architecte étranger n'avait eu d'autre souci que de s'y préparer, à leur détriment, un bâtiment superbe.

Il occupait, à lui seul, le premier pour sa personne, le second pour sa famille, le troisième pour ses amis, le quatrième pour ses domestiques, le rez-de-chaussée pour ses écuries et la cour pour ses chiens.

Quant aux imbéciles qui l'avaient aidé, ils durent aller se loger qui dans les combles, qui dans les sous-sols, qui dans d'arrières-boutiques où ils gelaient en hiver et étouffaient en été.

Cela dura ainsi plusieurs années : non que les malheureux locataires ne souffrissent horriblement de leur situation misérable, mais aucun d'eux n'avait assez d'énergie pour mettre l'intrus à la porte.

Seulement, ce dernier avait pris soin de préparer lui-même sa ruine.

Non content du lot superbe qu'il avait gagné par son audace, non content de demeurer dans la plus belle maison, d'habiter le plus riche, le plus vaste, le plus magnifique appartement de la ville, il rêva de convertir toutes les maisons de Groningue en annexes et dépendances de son palais.

Grâce à un bonheur incalculable, il avait gagné plusieurs procès contre d'inoffensifs voisins et déjà il s'occupait de mettre en pratique son projet in-

Ce sont les hommes du quatre septembre qui ont coûté à la France deux provinces et cinq milliards pour avoir eu l'infamie de continuer une guerre engagée par l'empire dans des conditions désastreuses, pour avoir essayé de sauver l'honneur du drapeau;

Ce sont les hommes du quatre septembre qui ont brûlé l'Hôtel-de-Ville et le Louvre...

Et voilà encore que ce sont les hommes du quatre septembre qui sont responsables des marchés véreux du comte de Palikao!

Chollet c'était Jules Favre, Pelletan avait pris le pseudonyme de Cahen-Lyon, et Gambetta se cachait sous la comtesse Van Dyer!

Cette fois cependant, la prétention était par trop grossière et d'une digestion tout-à-fait impossible.

Quoiqu'elle ne soit pas susceptible d'une tendresse exagérée pour le quatre septembre sans lequel elle n'existerait pas cependant, la majorité a refusé d'avalier la boulette qui lui était présentée.

La Droite, la Gauche, et les Centres se réunissant contre l'ennemi commun, contre l'artisan de nos hontes et de nos désastres, ont pour la seconde fois infligé à l'empire une correction maîtresse dont la trace marquera en plein visage.

Le « philosophe » de Chislehurst, son maître valet et ses amis comptaient sur une réhabilitation, ils ont eu une exécution.

Cela leur ôtera-t-il l'envie de recommencer et faut-il espérer que nous en aurons fini décidément avec cette triste race qui essaye de lécher quand elle ne peut mordre?

Jacques BARBIER.

TOUJOURS BAZAINE

Cela devient peut-être du rabâchage, mais après tout, nous n'en parlons pas plus d'une fois par semaine, ce qui nous met singulièrement en retard sur nos confrères quotidiens.

Du reste, notre intention n'est pas de faire une concurrence sérieuse aux reporters qui passent leurs jours dans l'avenue de Picardie, à épier le garçon d'hôtel qui apporte le menu du prisonnier et à vérifier si les sentinelles sont bien réellement dissimulées derrière les charmilles.

Tout le monde doit être fixé aujourd'hui sur ce singulier emprisonnement qui ressemble à une partie de campagne, sur ces immunités bizarres qui transforment un détenu en amateur de villégiature et ne lui imposent même pas l'incommodité du dérangement pour l'instruction de son affaire.

On sait en effet que l'instruction se poursuit chez le maréchal Bazaine où le général de Rivière prend la peine de se rendre chaque jour et même plusieurs fois par jour.

Mais indépendamment de ces prévenances inusitées, de ces soins presque maternels, on rencontre, de par le monde, certaines théories

sensé : mais il avait mal fait ses plans et mal calculé ses proportions.

La grande maison était incapable de supporter l'énorme masse de constructions qu'on voulait appuyer contre elles et il s'en suivit un effondrement plus terrible encore que le premier.

Prévenu à temps, l'architecte téméraire put s'échapper, mais un grand nombre de pauvres diables furent assommés, écrasés et mutilés.

La grande maison était de nouveau par terre.

C'est à cette époque que maître Cornélius Zug vint habiter Groningue.

— Viens voir si la grande maison avance, me dit-il le lendemain de mon arrivée.

Nous nous rendîmes sur la place.

On paraissait travailler activement à la réédification. Le nouvel architecte était un gros homme à figure bonasse, dont les jambes courtaudes paraissaient porter difficilement un énorme abdomen. Une grande foule de curieux était amassée autour du chantier.

Après avoir joué des coudes, nous pûmes nous mettre au premier rang et examiner de près les travaux.

— Jamais cela ne tiendra, s'écria mon oncle Cornélius!

— Vous croyez, mon oncle?

— Regarde donc les matériaux qu'il emploie. En ce moment arrivait une charrette pesamment chargée.

Chose incroyable, cette charrette amenait les anciennes pierres, les vieux bois, les ferrailles tordues, les briques effritées, toutes les démolitions,

d'indulgence plénière qu'on ne saurait reposer avec trop de force et d'indignation.

Des messieurs qui se mettraient dans une colère terrible si on cassait chez eux une pièce de vaisselle, vous disent avec un sourire miséricordieux, avec un accent d'une douceur évangélique :

A quoi bon ces poursuites? Pourquoi remuer ces souvenirs douloureux et irritants? Tous nous sommes plus ou moins coupables de nos désastres, tous nous portons sur les épaules une part de responsabilité!

Est-il généreux, est-il sage d'accabler telle ou telle personnalité de nos fautes communes?

Allons, un bon mouvement, jetons un voile sur les incapacités et les défaillances, oublions tout et plaçons notre régénération future sous l'égide d'une absolution complète, d'un pardon général.

Certes, ce petit discours est admirable, rempli d'intentions touchantes et particulièrement attendrissantes.

Mais quelle que soit l'émotion qui en résulte, il est impossible d'admettre qu'une sentimentalité, qu'une sensiblerie plus ou moins factice, plus ou moins intéressante ou intéressée, prenne le pas sur la justice et l'équité, fasse fléchir devant elle la loi et le droit.

Sans doute il est des fautes, sans doute il est des erreurs qu'en ne peut pas traduire devant une cour d'assises ou devant un conseil de guerre, et qui portent avec elles leur châtiement;

Sans doute, il ne faut pas se laisser entraîner dans une voie de répression outrée contre tous les hommes qui, de près ou de loin, ont pris part aux événements désastreux dont nous subissons la conséquence, aux fautes politiques dont nous payons la note.

Car, à ce compte-là, il faudrait traduire devant les tribunaux tous les ministres de l'empire, du premier au dernier, tous les députés qui ont voté la guerre, et jusqu'aux sept millions cinq cent mille électeurs qui ont voté le plébiscite.

Cela n'en finirait plus et nous dégringolerions dans l'absurde.

Mais de là à absoudre des fonctionnaires dont la conduite et les actes tombent sous l'application directe et positive de la loi criminelle,

De là à englober dans la même miséricorde, les incapables, les inconséquents et les coupables, il y a une distance énorme qu'on ne saurait franchir sans le plus grand danger, sans confondre dans une alliance monstrueuse le bien et le mal, le juste et l'injuste, l'honnête et le malhonnête.

Bazaine qui a livré une armée de cent quatre-vingt mille hommes et une forteresse réputée imprenable, échappant au conseil de guerre;

Leboeuf restant tranquillement chez lui et continuant à toucher ses appointements de maréchal, après avoir mis en campagne des armées sans vivres, sans munitions et sans armes, après avoir opposé à l'invasion des forteresses démantelées, garnies de canons hors d'usage, ainsi que le constatent les procès-verbaux de la commission d'enquête,

Mais ce serait donner une prime à la trahison et à la forfaiture.

Mais ce serait garantir d'avance l'impunité à tous les généraux criminels, incapables et menteurs!

Nous n'en sommes point pour la vengeance et pour les rigueurs impitoyables, mais dans certaines circonstances, il faut avoir l'énergie de réprimer et de punir, si on ne veut pas se laisser aller à cette marque inflexible de décadence : l'indifférence morale.

Les âmes compatissantes qui songent trop aux infortunes judiciaires de cinq ou six coupables de haut rang, ne songent pas assez à cette quantité innombrable de victimes obscures qui

ont porté la peine des scélératesses de quelques gredins plus ou moins tirés ou chamarrés.

A côté de Bazaine prisonnier dans une villa, mangeant bien, digérant mieux, fumaçant d'excellents cigares, placez tous les malheureux tués sans utilité et sans profit dans ses sorties pour rire;

Aux ennuis d'une captivité de fantaisie, comparez le long cortège de douleurs et de misères qu'a entraînée après elle la capitulation de Metz;

Et si la pitié hésite chez quelques-uns, si leur compassion ne sait pas de quel côté pencher, si le souvenir de ces désolations ne les porte pas à demander une justice qui en prévienne le retour et en châtie les auteurs;

C'est que la corruption du sens moral est tellement avancée chez eux, qu'il faut désespérer de les en guérir jamais.

Ce n'est plus de l'indulgence, ce n'est plus de la faiblesse, c'est du ramollissement.

Dix minutes après, nous étions campés tous les deux devant la nouvelle construction.

Elle en était au troisième étage : les murs paraissaient solides, leur épaisseur était suffisante, les poutres semblaient bien emboîtées dans leurs alvéoles de pierre.

— Cette fois, je crois que ça tiendra, mon oncle Cornélius?

— Oui, monsieur, cela tiendra!

Je me retournai et je vis un homme coiffé d'un chapeau gris et armé d'un parapluie dont il se servait, tantôt pour prendre des mesures, tantôt comme d'un bâton de commandement pour donner des ordres.

— Vous êtes sans doute l'architecte?

— Non, je suis le maître maçon.

Encouragé par sa figure bienveillante et par son air sans façon, je lui demandai la permission de visiter les bâtiments, ce qu'il m'accorda très volontiers.

En examinant de près la maçonnerie, une chose me frappa : les pierres étaient posées régulièrement, symétriquement, les unes sur les autres, mais on avait négligé de les relier ensemble avec de la chaux ou du ciment.

Cela ressemblait à ces constructions en bois que l'on donne aux enfants dans des boîtes de carton.

— Cette manière de bâtir vous étonne, me dit le chapeau gris?

— Oui, et je crois qu'un coup de vent un peu fort...

— Laissez donc, ces murs sont inébranlables, grâce au système dont je suis l'inventeur breveté : la force de l'équilibre!

Pour la robe, ne sortons pas de la maison Thiers: Au Printemps éternel.

La vieille réputation de cette honorable maison ne s'est pas encore démentie.

La seulement, mes yeux éblouis ont pu contempler une variété infinie d'étoffes et de nuances de toutes sortes.

Le bleu, le blanc, le rouge, le vert, le violet, la laine, la fantaisie, le coton, le lin, la toile, — nulle part, on ne trouverait des assortiments aussi considérables.

La soierie seule est un peu délaissée, mais vous savez que la maison Thiers, qui fait la mode, a proscriit la soierie, — étoffe qui n'est pas sans quelque éclat, mais qui manque de souplesse et crie au toucher.

La maison Thiers agrandissant ses vastes magasins a organisé un cabinet d'essayaage et de nombreux salons de confectations, sous la direction des premières couturières de Paris.

MMmes Dufauré et Simon s'occupent de la robe, Mme de Cisey, de la tunique, Mme Lefranc, des doublures, et Mme de Goulard des fournitures en général.

Les dernières créations de la maison Thiers sont la robe matière-première, de forme très-accoutumée mais un peu lourde au porter, la sortie de bal palais de l'Elysée et la veste conseil d'état. Ces trois miracles d'élégance et de distinction suprême portent le cachet de l'habile génie qui les a conçus.

Voici l'époque des voyages : les eaux, les bains de mer, l'Exposition de Lyon, les excursions en Suisse. Je ne saurais trop recommander à mes lectrices une maison qui a fait sa spécialité des articles de voyage, Mlle Léonie Gambetta veut aujourd'hui le premier rang pour tout ce qui est nécessaire et indispensable dans ce genre : guides, carnets, cartes géographiques, jurnelles, sacs, malles, tentes, etc., etc.

Avant de partir, ne pas oublier de se munir de l'excellente crème de lys du docteur Dahrel, la seule infaillible contre le hâle, la seule qui conserve au teint sa blancheur, sans irriter la peau ni occasionner des désordres dans le tissu épidermique.

Quant à la lingerie fine, c'est toujours la maison St-Marc-Cirardin qui prime toutes les autres par ses cols inimitables.

Vicomtesse DE TRAINVILLE.

Courrier des Modes.

Versailles, mai 1872.

Croyez-moi, tout n'est pas perdu, tout n'a pas sombré dans l'abîme, et les esprits chagrins, les cerveaux à hémères noires qui voyaient déjà la dégénération de la France, en sont pour leurs frais d'imagination malade.

La mode vit toujours, la mode française n'a pas émigré, ni désespéré du pays.

Sauf à suivre le gouvernement et rendre ses décrets de Versailles, d'où part maintenant le mouvement de bon goût, d'élégance, de fantaisie, qui rayonne sur les départements et de là sur le monde entier.

Pour complaire aux lectrices de la Mascarade, j'ai parcouru la plupart des magasins du chef-lieu de Seine-et-Oise, et voici, au hasard, quelques notes qui pourront servir aux aimables Lyonnaises qui jetteront les yeux sur ces lignes.

D'abord la dernière nouveauté du jour : le chapeau Chanzy.

Toutes ces dames du centre gruche en sont coiffées, et il n'y a pas dix minutes que M. Barthélemy Saint-Hilaire vient d'en commander trois pour Mme Thiers, Mlle Dosne et Mlle Jacquemart.

Figurez-vous la plus adorable forme de capote qui se puisse rencontrer.

La maison Chanzy a eu vraiment une lueur de génie.

Ce chapeau, également bon pour la ville, le théâtre ou la visite, est surmonté d'une aigrette provisoire, attachée au côté gauche par une agrafe de rubans omnicolors, d'un effet ravissant.

Une dentelle Chantilly retombe également à mi-cheville, tandis qu'un usage de crêpe, sans nuance bien précise, flotte tout autour en manière de turban.

Le chapeau Chanzy sied à la brune, à la blonde et à la rousse.

Les extrêmes se touchent, — la femme qui veut être chauscée comme doit l'être une Française, ne peut se dispenser de visiter la maison Audiffret-Pasquier et Cie.

J'y ai admiré une bottine qui fait littéralement fureur en ce moment.

Souple, légère, d'un marché fort agréable, cette incomparable chaussure transporte toutes nos élégantes et les ravit au huitième ciel.

On a célébré cette découverte de l'inventeur, M. d'Audiffret-Pasquier, par un dîner à 80 fr. par tête, offert par presque tous les cordonniers, ses collègues.

Mais voyez un peu la concurrence : un auvergnat du nom de Rouher a tenté de produire une pièce de soulier informe, sans goût, ni grâce, qui n'a obtenu et ne méritait aucun succès.

— Bon, mais si l'équilibre se rompt?

— L'équilibre ne se rompt jamais, quand on sait se tenir au juste-milieu.

Le sujet m'intéressait trop médiocrement pour me donner l'envie de continuer la discussion avec un homme aussi convaincu, et je m'en allai persuadé que le guignon n'avait pas encore abandonné cette maison ensorcelée.

Il n'y avait pas huit jours, en effet, que j'étais de retour chez moi, quand je reçus la lettre suivante :

Mon cher Rodolphe,

Je te renvoie ton énième à cigares que tu as oublié, en l'accompagnant d'un jambon qui, depuis huit mois, subit les fumigations de la pipe de ton bonhomme d'oncle.

Cornélius Zug.

P. S. — La grande maison est par terre.

Hier matin, un fiacre vide a acroché un coin du mur de gauche. Une pierre s'est détachée et l'édifice s'est écroulé comme un château de cartes, au moment même où on posait les tuiles.

Des événements multiples m'empêchèrent pendant plusieurs années de retourner à Groningue.

J'avais passé heureusement mes examens de doctorat.

Mon père était mort, le chagrin me chassa de la maison, et j'utilisai une partie de la petite fortune qu'il m'avait laissée à parcourir la France et l'Allemagne dans le but de compléter mon éducation méritale.

On comprend qu'au milieu de ces préoccupations,

AUTOUR DE LA SEMAINE

L'emprunt de la ville a été couvert près de deux fois.

Lyon demandait huit millions, le public a ouvert sa bourse et lui en a offert près de quinze.

Ce résultat encourageant prouve que notre cité jouit encore de quelque crédit sur le marché français et européen, malgré les évènements économiques dont ses finances ont été victimes.

Et maintenant, ne recommençons plus, n'est-ce pas : payons nos dettes, et de l'économie, de la régularité dans les écritures.

La ville de Lyon a les reins très solides, sans doute, mais il ne faut pas renouveler l'expérience des comités de la guerre et des brusques suppressions d'octroi.

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin..

Au moment où paraîtront ces lignes, la cour d'assises sera en train de juger le procès intenté par M. Andrieux à M. Ponet, directeur de la Comédie Politique.

Ce procès est une réduction Colas de l'affaire Trochu.

Quel que soit le résultat, M. Andrieux, qui

passé cependant pour n'être ni sot, ni malade, a commis une balourdise bien caractérisée en se lançant dans une aventure où il laissera toujours quelques bribes de sa toge magistrale.

Recommandation importante que les fonctionnaires devraient faire graver en lettres d'or sur leur cheminée.

10 Ne jamais entamer de polémique avec un journal : le journal a toujours le dernier.

20 Ne jamais lui intenter de procès en diffamation : l'avocat en dira vingt fois plus que le journaliste.

Surtout si l'on considère qu'aujourd'hui les procès en diffamation sont d'un bon marché excessif pour le condamné.

Avec cent cinquante ou deux cents francs d'amende, il s'en tire haut la main.

C'est pour rien !

Quelle différence, Seigneur, avec l'empire ! Six mois de prison, mille écus d'amende pour six lignes d'insinuations volées à l'encre d'une mémoire tarée !

A ce propos, nous tenons toujours les deux cent cinquante francs en or pour le bronze Vaisse : la mémoire en question.

La commission des marchés vient de publier son rapport sur les achats d'armes et de munitions opérés en Angleterre par M. Girodon, fabricant de soieries de notre ville. Voici la conclusion de ce rapport :

M. Girodon avait à sa disposition trois millions de francs et était investi d'une mission dont on ne lui avait pas précisé les limites : il a fait preuve d'activité et de désintéressement : ses comptes sont réguliers. Ce sont des qualités qu'on aurait dû trouver chez tout négociant français. Mais la Commission des Marchés est trop peu accoutumée à les rencontrer, malgré quelques exceptions honorables, chez des délégués chargés de missions aussi larges pour ne pas en faire la remarque à l'honneur de M. Girodon. Aussi, il vous paraîtra juste de ne pas attendre le rapport sur les marchés du Rhône, pour dégager sa responsabilité.

Nous n'avons pas à féliciter M. Girodon de l'appréciation de la commission des marchés : des éloges sur une question de probité vulgaire seraient plutôt une injure qu'un compliment pour un honnête homme.

C'est qu'il faut regretter surtout, c'est que le désintéressement dont a fait preuve M. Girodon ne soit que l'exception quand il devrait être la règle.

Petite note en style technique bonne à méditer par nos Conseillers municipaux.

Il existe au jeu d'échecs une partie dont le début est à remarquer : c'est le *Gambit Damiano*.

Le joueur qui a le trait joue à son troisième coup « Cavalier prend Pion ou Roi » si l'autre répond : « Pion du Fou prend Cavalier » ce qu'il semble devoir faire, puisque la pièce n'est pas défendue, il perd forcément la partie en peu de temps. C'est qu'en prenant, ce dernier a joué le *coup faux*.

N'a-t-on pas sûrement joué le coup faux en refusant quelques mille francs et quelques cents francs aux courses et au tournoi d'échecs projetés pour l'Exposition universelle de Lyon ?

Il existe encore aux échecs, entre autres beautés analogues, un problème dans lequel on se fait prendre successivement pour rien le Fou, la Dame, le Cavalier, la Tour, pour donner *échec et mat* au cinquième coup, quelque défense qu'on fasse. Tout en faisant de grands sacrifices, on a joué le *coup juste*.

En toutes choses donc, gardons-nous du coup faux et recherchons le coup juste avec amour. — E.F.

Malgré les sages recommandations de notre correspondant, nous avons grand peur que nos administrateurs ne dirigent souvent leur jeu de façon à avoir *échec et mat*.

Quelques tailleurs, tailleurs allemands sans doute, viennent d'inventer une nouvelle coupe de pantalons qu'adoptent déjà nos jolis messieurs.

Le pantalon s'évase à partir du genou et se termine sur la chaussure en forme de tromblon.

C'est ni plus ni moins le pantalon prussien.

Il nous semble que cette seule considération devrait suffire pour faire rejeter immédiatement une mode d'ailleurs parfaitement laide et disgracieuse.

A moins que nos gendins ne veuillent prendre des leçons de *gentry* chez les rustaubs d'outre-Rhin.

H. PÉRIÉ.

« Macte, animaux... »

J'ai lu la semaine passée, dans plusieurs grands journaux, l'entre-filet ci-dessous :

« La société protectrice des animaux, de Lyon, a mis au concours la question suivante :

Rechercher l'origine et les causes de la cruauté, surtout envers les animaux.

En spécifier à grands traits la marche historique, les excès et la diminution.

En indiquer les remèdes les plus naturels et les plus efficaces.

Le prix sera une somme de 200 francs et une médaille de vermeil.

Les mémoires écrits en français, devront être adressés franco, avant le 30 novembre 1872, terme de rigueur, à M. C.-X. Gruat, secrétaire général de la Société, rue de Lyon, 50, à Lyon. »

Je ne vois pas pourquoi, — me suis-je dit après avoir lu ces lignes, — je ne vois pas pourquoi je ne prendrais pas part à ce concours de philanthropie avancée ; — et en m'armant incontinent de ma plume d'oie (la plume de fer eut manqué de couleur locale), j'ai mis bas le Mémoire qu'on va lire ;

Si je n'ai pas cru devoir expédier ledit mémoire à l'adresse ci-dessus indiquée, c'est qu'en fait de concours, je ne tiens pour équitables et sérieux que ceux qui ont lieu *coram populo*.

Recherchons d'abord quelles furent l'origine et les causes de la cruauté envers les animaux :

L'origine de la cruauté envers les animaux ne remonte pas, hélas ! jusqu'aux premiers jours du monde :

Si, dans le Paradis terrestre, notre mère Eve, au lieu de faire cascader sa vertu en faveur du serpent tentateur, se fut montrée cruelle envers lui, nous n'en serions pas aujourd'hui où nous en sommes.

Ce fut dans l'antique Egypte et dans l'Inde primitive que les animaux commencèrent à se trouver sérieusement exposés aux services des hommes :

Le Polythéisme fut la source imprévue d'où jaillit un beau matin le déluge de coups de trique et de coups de pied qui n'a pas cessé depuis cet instant de tomber dru comme grêle sur l'anti-tête d'Azor et sur l'échine d'Aliboron.

Les Indiens et les Egyptiens adoraient les animaux, et il semble dès lors plus que paradoxal de prétendre que ce sont précisément ces peuples là qui ont commencé à martyriser des êtres qu'un contraire ils défiliaient. Rien n'est cependant plus exact.

Vous imaginez-vous, en effet, que c'est de 1789 seulement que datent cette émancipation et cette indépendance des cœurs que l'on nomme l'inconstance et l'ingratitude ?

Supposez vous que la manie de transformer tout à coup en idole de Turc l'idole qu'en encensait la veille, soit d'origine toute récente ?

Il y a de beaux siècles déjà que les autels confinent aux gémonies et que la Roche Tarpeienne... (voir les manuels de littérature).

Lorsque l'Indien ou l'Egyptien qui avant de partir pour la chasse s'était prosterné devant son

Azor épaté, en s'écriant : O grand chien flamboyant, divinité des plaines giboyeuses, sois-moi propice ! — Quand cet indien ou cet Egyptien rentrait bredouille, il décochait sournoisement à son frère plus épaté que jamais, un violent coup de pied et murmurait entre ses dents : « Tiens ! divinité du diable, voilà mon offrande ! »

Nous venons d'exposer péremptoirement l'origine et les causes de la cruauté envers les animaux, nous allons maintenant esquisser la marche historique de cette cruauté, à travers les âges.

Si les animaux avaient goûté juste autant de félicité qu'en goûte un poisson sur la paille, à l'époque où on les défilait, ils commencèrent en revanche à vivre heureux comme des coqs sans pattes, à partir du jour où certain philosophe grec s'imagina de les *humaniser*.

La Métémpsychose attira hélas ! à la gent animale deux fois plus encore de vexations et de mauvais traitements que ne lui en avait valus le Polythéisme.

Du moment, en effet, où Pythagore eut réussi à faire croire aux masses que l'âme humaine passait, après décès, dans le corps des animaux, ceux-ci se virent en butte à d'horribles persécutions, dont la barbarie nous révolte, mais dont la cause n'est pas difficile à comprendre.

Un bohème grec auquel son propriétaire n'avait jamais voulu faire crédit, attrapait-il, — ledit propriétaire étant mort, — de jeunes vautours ; vite il crevait, avec volupté, les yeux à ces malheureux oiseaux, qu'il supposait à tout hasard, receler l'âme du mortel détesté qui n'avait pas voulu le loger à l'œil.

Un petit-crévé de Sparte ou d'Athènes avait-il vu son patrimoine dévoré par une hétaïre qui en était morte d'indigestion, il n'ava plus dès lors qu'une occupation, qu'un plaisir, dénichar des grues et les plumer toutes vivantes.

Une servante pythagoricienne qui avait eu à se plaindre des délations d'une concubine, apprenait-elle que ladite concubine venait d'avaler sa langue, sa plus sive jouissance, son unique passe temps consistait, à partir de ce moment là, à arracher la langue de toutes les pies qu'elle pouvait se procurer.

Un malade avait-il été conduit aux portes du tombeau par un Hippocrate d'occasion, il éprouvait un bonheur indicible à ne pas laisser passer le moindre âne bête, sans lui détacher un formidable coup de canne.

Par ces quelques exemples, que je pourrais multiplier à l'infini, il est facile de comprendre que la métémpsychose fut, elle aussi, une source imprévue, mais intarissable, de mauvais traitements envers les animaux.

De Pythagore, qui est resté la bête noire de la gent animale, nous allons hardiment sauter, belle enjambée, à Lafontaine, qui est demeuré leur lête à bon Dieu.

Le philosophe grec s'était contenté de donner une âme aux animaux, cadeau qui, nous l'avons vu, leur fut infiniment plus préjudiciable qu'utile.

Le fabuliste français alla plus loin.

Il octroya aux animaux le don de la parole.

Bien que ce don fatal ait été pour ces pauvres bêtes le signal de tourments poussés à l'excès, elles n'en ont pas moins toujours conservé une vive gratitude pour celui qui, tout en les exposant ainsi à d'horribles supplices, leur fournissait du moins les moyens de se venger de leurs bourreaux.

Le premier usage que poules et lapins, baudets et barbeta, firent de la parole, fut de critiquer, blâmer et causer les faits et gestes de l'espèce humaine.

En aucun temps, les hommes ne se sont laissés patiemment mortifier et gonâiller, même par leurs supérieurs.

On devine donc ce qui arriva le jour où ils s'entendirent faire la leçon par de châtifs poulets d'Inde et de vils rossins d'Arcadie.

Ah ! ce fut alors le bon temps pour Martin-bâton ! Il frappait plus d'échines en un jour qu'on n'a frappé de pièces d'argent à la Monnaie, depuis un an.

On ne se doute pas corabien d'agneaux furent réduits en cotelettes saignantes pour avoir osé blâmer

la raison du plus fort.

Et on ne saurait calculer le nombre épouvantable des coups de gaule qui ont zébré la peau d'Aliboron pour avoir servi de prétexte à ces deux malheureux vers :

Selon que vous serez puissant ou misérable, Les jugements de Cour vous rendront blanc ou noir.

Mais plus on les assommait, plus on les torturait, plus les animaux faisaient entendre à leurs bourreaux de réflexions mordantes et de maximes sensées.

La lutte entre Martin-bâton et ses victimes dura longtemps. Il faut croire que ce fut Martin-bâton qui finalement triompha, car aujourd'hui les bêtes ne parlent plus ou du moins presque plus.

L'ère de l'omniverbagie avait marqué l'apogée du martyrologe zoologique.

Du jour où les animaux furent redevenus muets comme des carpes, la cruauté dont on avait si longtemps et si injustement fait preuve à leur égard, commença à s'adoucir, et elle a toujours tendu depuis à se bonifier de plus en plus.

Maintenant, quel est le remède le plus efficace et le plus naturel pour arracher définitivement l'espèce animale aux brutalités de l'espèce humaine.

Nous n'en connaissons qu'un, un seul.

Le voici pour rien : Nommons tous les animaux députés à l'Assemblée nationale.

Vous ne comprenez pas ?

C'est pourtant bien simple : De cette façon, les animaux deviendront *inviolables*.

Et qu'on ne vienne pas dire que ce moyen-là n'est ni pratique, ni possible, ni sensé, ni soutenable ;

Que les intérêts du peuple français en seraient profondément lésés, que ce serait livrer le gouvernement et la nation aux bouleversements les plus monstrueux et aux balivernes semblables.

Erreur profonde !

Nous prétendons que bon nombre d'animaux tiendraient sinon avantageusement, au moins suffisamment la place de pas mal de députés actuels.

Le perroquet, par exemple, n'a rien d'inférieur à M. Raoul Duval, la tontou japperait aussi agréablement que M. de Tillancourt (parlez ! parlez !), le dindon ne distinguerait pas moins bien que le général Du Temple, la grive se grisierait avec autant d'abandon que M. Pouyer-Quertier, la mouche — celle du coche, — se démençait à l'égal de M. Barthélemy Saint-Hilaire, l'écrevisse reculeraient presque aussi bien que M. de Gavardie, et une tête de veau ne déparerait sensiblement pas la place de... évitons les personnalités désagréables.

Après les plus mûres réflexions, nous ne voyons aucun inconvénient sérieux à l'application de notre remède, et si M. Gruat, secrétaire de la Société protectrice des animaux, ne nous décerne pas le prix de 200 francs accompagné de la médaille de vermeil,

C'est que M. Gruat n'a pas le sentiment vrai des intérêts de ses protégés.

ZOOPHILE.

THÉÂTRES

Grand-Théâtre. — On demande toujours 200 jeunes filles pour figurer dans la *Chatte blanche*.

Est-ce l'article *jeune fille* qui manque à Lyon, ou les jeunes filles de notre ville refusent-elles obstinément de figurer dans la *Chatte blanche* ?

Toujours est-il qu'il est bien extraordinaire que depuis un mois pas une seule jeune fille ne se soit présentée à l'administration et qu'il en faille toujours 200, ni plus ni moins. Allons, mesdemoiselles, un peu plus de bonne volonté. Songez que lorsque vos petits-enfants entendront raconter les exploits fabuleux de leurs grands-mères et les merveilles qui ont ébloui leurs aïeux sur la scène du Grand-Théâtre en 1872, vous pourrez vous écrier avec orgueil, comme les soldats de la grande armée : Et moi aussi, j'ai figuré dans la *Chatte blanche*.

da ces douleurs, des incidents, des travaux et des distractions d'un voyage de vingt-cinq ou trente mois, la grande maison de Groningue était complètement sortie de ma mémoire.

Aussi, quand je revis le brave Cornélius, ce fut avec une mine ahurie que je l'entendis m'annoncer brusquement :

— On va poser la corniche !

— La corniche de quoi ?

— La corniche de la grande maison, parbleu.

— Ah bah ! serait-elle enfin sortie de terre ?

— Sortie de terre ! Te plaisantes, mon garçon : construite de bas en haut, ou de haut en bas, comme tu voudras, construite, couverte, habitée, et l'architecte, un homme qui sait son métier, ce lui-là, a annoncé pour demain la pose de la corniche — ou le couronnement de l'édifice.

A l'heure dite, la place de Groningue regorgeait de spectateurs pressés, serrés, entassés.

Toute la population de la ville et des environs s'était donné rendez-vous pour assister à cette cérémonie qu'on appelait pompeusement : le couronnement de l'édifice.

La grande maison avait un aspect d'élégance qui vous réduisait au premier abord ; sa façade soigneusement peinte et badigeonnée, ses balcons dorés, ses fenêtres pavées, tout cela lui donnait un air de riche se et de fête.

Et cependant, cette impression joyeuse était combattue par une sorte de pressentiment intérieur. Malgré moi, derrière ce badigeon, ces dorures, ces peintures, ces fresques, j'apercevais une construction branlante et mal assise, je tremblais de voir toute cette foule et gloutie, écrasée, broyée sous une

montagne de décombres et de ruines.

Un cri s'éleva, il me prit comme un frisson dans le dos.

C'était le commencement de l'opération qui venait de faire naître cette explosion d'enthousiasme.

Senlevée par des cordes puissantes, la corniche en brenze doré s'élevait lentement dans les airs à chaque tour de roue des engins, sous le regard halletan des spectateurs.

Déjà elle avait dépassé le premier étage, atteint le second, touché au troisième, ébrilé le quatrième, elle arrivait au sommet, les mains des ouvriers s'étendaient pour la saisir, quand tout-à-coup retentit un craquement sinistre suivi d'une explosion épouvantable.

Un nuage de poussière m'aveugla, une émotion indicible meerra à la gorge, et je sentis autour de moi comme un souffle de mer et d'océanissement.

Lorsque mes yeux purent voir, un spectacle horrible se présentait à leurs regards.

Tout s'était écroulé, effondré : maison, corniche, échafaudage, il ne restait rien, plus rien que des morceaux de ruines, des malheureux égarés sous elles, des blessés, des mourants dont les cris lamentables vous tendaient l'âme.

Je regardai mon oncle Cornélius : il était crispé à mon bras, les yeux hagards, le teint bême, et sa pipe gisait à terre, brisée en trois morceaux.

— La canaille ! murmurait-il entre ses lèvres pincées.

— Qui ça, mon oncle Cornélius ?

— Ce misérable architecte, parbleu, qui s'est sauvé avant tout le monde.

Cette dernière catastrophe, la plus terrible de

toutes celles arrivées à la grande maison de Groningue, avait tellement impressionné mon oncle Cornélius Züg qu'il en fit une maladie longue et dangereuse, pendant laquelle je l'entourai des soins les plus affectueux.

J'eus le bonheur de le sauver, mais sa santé ne se rétablit jamais complètement de l'effroyable secousse qu'il avait éprouvée.

Un jour d'été, sa convalescence étant suffisamment avancée pour lui permettre de sortir, je lui effis de faire une petite promenade à mon bras.

— C'est cela ma dit-il, nous irons voir la grande maison.

— La grande maison, y pensez-vous mon oncle Cornélius. A quoi bon renouveler des émotions douloureuses ?

— Je tiens à savoir ce qu'on y fait.

Nous prîmes, marchant à pas comptés. Il restait encore de nombreuses traces du désastre dont les marques ne s'effaceront pas de longtemps.

Cependant la vie n'avait pas complètement déserté l'emplacement de la grande maison : des ouvriers en assez grand nombre paraissaient apporter une vive ardeur à élever non pas des murs, mais des baraquements moitié en planches, moitié en briques, où tous les genres d'architecture se trouvaient bizarrement et capricieusement mêlés et enchevêtrés. Ici une porte à plein cintre, là une ogive, ailleurs une simple fenêtre carrée.

Les travaux s'accomplissaient sous la direction d'un petit bonhomme haut comme ça, dont les traits rappelaient vaguement la figure de Polichinelle, et qui allait, venait, s'agitait, se démenait,

remuait, trottebait, frétilait avec une activité fébrile.

Rien ne se faisait sans qu'il y mit la main ou tout au moins le pouce.

Une planche à transporter, une pierre à remuer, une solive à scier, tout passait plus ou moins par ses doigts agiles et souples, et on eût dit que trouvant ses bras trop courts pour tout embrasser, il cherchait à les multiplier.

Il en résultait une confusion des plus fâcheuses pour l'harmonie, l'ensemble et le bon ordre des constructions.

Mais cette considération semblait être le moindre de ses soucis, et ce à quoi il paraissait tenir avant tout, c'est qu'il ne se planât pas un clou sans son ordre ou son cocorot.

Ce nambot agissant et frétilant me repré entait assez bien le Génie des petites choses.

— Monsieur, lui demandai-je dans un de ses rares instants de repos, vous ne pensez pas faire une construction définitive avec vos briques et vos planches de sapin ?

— Je ne bats que du provisoire, me répondit-il d'une voix s'agréable comme du cidre : il n'y a plus que ça de solide.

Et il courut gâcher du plâtre...

— Allons bon, en, me dit tristement mon oncle Cornélius Züg, ce n'est décidément pas moi qui verrai bâtir la grande maison.

L. LECLARA.

Outre les 200 jeunes filles, on demandait également des spectateurs pour le Grand duc de Matapa. Non seulement on en demandait, mais on leur offrait même des places gratuitement, ou presque gratuitement, aux premières et aux secondes, moyennant la somme minime de dix centimes, deux sous!

Mais, l'expérience du Trône d'Ecosee et de Chilpéric n'a pas assez clairement démontré à la direction qu'aujourd'hui l'opéra-bouffe est bien fini. Après Orphée, la Belle Hélène, la Vie Parisienne, et ce petit chef d'œuvre qu'on nomme la Grande-Duchesse de Gérolstein, l'opéra-bouffe est tombé dans la platitude ou le dégoût.

Quoique l'interprétation générale soit évidemment inférieure à celle de la création aux Célestins, il faut constater le zèle et les efforts que chacun a déployés pour arriver à un ensemble satisfaisant. M. Luco surtout a très intelligemment composé le personnage de Grinchu; MM. Montbazou, Montel et Pascal ont été très convenables.

Maintenant, vienne l'Exposition et les visiteurs étrangers avec elle et nous espérons que l'entreprise du Gymnase obtiendra tout le succès mérité par les artistes réunis qui, n'ayant à leur disposition ni salle gratuite, ni subvention d'aucun genre, offrent au public des spectacles plus intelligents, et plus littéraires que des Matapa ou des Chatte Blanche.

En vente à l'imprimerie Coste-Labaume, c. Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

GUIDE-INDICATEUR

LABAUME

Contenant toutes les modifications administratives, judiciaires et commerciales des années 1871 et 1872

SAISON 1872 - XXI. ANNÉE

BOUQUÉRON-LES-BAINS

PRÈS GRENOBLE (Isère), route de la Grande-Chartreuse

Hydrothérapie, Bains de vapeur térébenthinés en étuves-salons dernier perfectionnement — Bains à l'eau de bourgeons frais de sapins — Etablissement modéré; vue magnifique; eaux de source fraîches et pures. — Prix très-modérés. — Omnibus spécial place Grenette, à Grenoble. Fiacres et voitures de place conduisant les voyageurs de la gare à Bouqueron au prix de 4 fr. et 5 fr. — Pour les renseignements, écrire France au Directeur de Bouqueron-les-Bains.

AVEZ-VOUS BESOIN D'ARGENT

Allez rue de la Préfecture, 8, à l'entresol. On achète toutes espèces de marchandises en rouennerie, draperie, toiles et calicots, lingerie, rubans et dentelles, soieries, bonneterie, mercerie et quincaillerie, parfumerie, gaeterie, chaussures et machines à coudre, pianos, mobiliers en tous genres. Les bijoux, les matières d'or et d'argent. Toutes les reconnaissances du Mont-de-Piété, en un mot, tout objet ayant une valeur quelconque, le tout à des prix très-avantageux.

EAU DENTIFRICE ANATHÉRINE

DU DOCTEUR J. G. POPP, MÉDECIN-DENTISTE DE LA COUR IMP. ROY. D'AUTRICHE A VIENNE

Guérit instantanément les maux de dents les plus violents et nettoie parfaitement les dents, même dans le cas où le dardier commence à s'y attaquer; elle rend aux dents leur couleur naturelle, blanchit l'émail, empêche la corruption des gencives et est un moyen sûr d'apaiser les douleurs provenant des dents creuses ou cariées, purifie l'haleine, guérit les maux de dents rhumatismaux, raffermi les dents ébranlées, empêche les gencives de saigner au moindre contact d'une brosse à dent. — Flacons: 4 fr. et 2 fr. 50. — A Lyon, pharmacie SIMON, rue de Lyon, 87.

L'ELIXIR PURGATIF

A LA RÉSINE PURE DE SCAMMONÉE

Est le meilleur, le plus agréable et le plus prompt de tous les Purgatifs. — Dépôts, Phie Perret, r. du Griffon, 1, Phie Vial, r. Bourbon, Besson et Vichot, aux Brotteaux, Deleuvre, Crom-Rousse, et Phie Lardet, place des Jacobins.

ANTI-ÉPILEPTIQUE GOMMET

Le seul remède reconnu efficace pour guérir l'épilepsie (haut-mal) mal caduc.

DÉPÔT GÉNÉRAL, pharmacie MÉJAT, rue Vaubecour, 26

On trouve à la même pharmacie l'Elixir Gomet, le meilleur purgatif et dépuratif connu.

ÉLIXIR ANTI-RHUMATISMAL

DE SARRAZIN-MICHEL, D'AIX.

Guérison sûre et prompte des Rhumatismes aigus et chroniques Gouttes, Lumbago, Sciatique, Migraine, etc.

10 francs le flacon.

Dépôts à Lyon, M. FAIVRE, ph^m, à St-Etienne, M. ARNAULT, ph^m.

Pharmacie des Célestins

DÉPÔT PRINCIPAL

DE TOUS LES MÉDICAMENTS SPÉCIAUX.

ENTREPÔT GÉNÉRAL de toutes les EAUX MINÉRALES françaises et étrangères

5, place des Célestins, 5.

DENTISTES AMÉRICAINS

Rue de Lyon, 32

L'INJECTION de TANNIN-FOURQUET

guérit en trois jours les écoulements récents ou invétérés. — Prix, 3 francs. — Seul Dépôt, LACROIX-MORLET, cours Bourbon, 58, Lyon.

Mme CHRÉTIEU

De la faculté de médecine de Paris traite les maladies des femmes par une méthode toute spéciale. A la suite de longues et incessantes recherches scientifiques, elle est arrivée à traiter avec grand succès la STÉRILITÉ et ses diverses affections. — Mme Chrétieu compte quinze années de succès qui dépassent toutes les prévisions, et assurent à son traitement une immense supériorité sur toutes les méthodes connues jusqu'à ce jour.

Analyse des urines.

Consultations tous les jours de dix heures du matin à cinq heures le soir. — cours Bourbon, au 147.

Etude de M^e CHARVÉRIAT, notaire à Lyon, rue d'Algérie, 23

VENTE PAR LICITATION, EN DEUX LOTS

Le jeudi trente mai 1872, à midi, en l'étude et par le ministère de M^e CHARVÉRIAT, notaire à Lyon,

d'une Maison de campagne et d'un Pré situés à Collonges, près de la gare du chemin de fer,

Dépendant de la succession de M. Lavenière, au par-dessus les mises à prix de dix-huit mille francs pour la maison de campagne, et 48,000. Et de cinq mille francs pour le pré, ci. 5,000.

Avec enchère générale sur les deux lots réunis.

On traitera avant l'adjudication s'il est fait des offres suffisantes. S'adresser pour tous renseignements, à M^e Charvériat, notaire à Lyon

ON DEMANDE DES PENSIONNAIRES

dans une habitation située en Dauphiné, vie et soins de famille, excellente nourriture, clos magnifique, beaux ombrages, vue superbe. — On se charge des excursions dans les plus beaux sites de la localité.

S'adresser pour traiter à M^{me} Constance Bell, maison Du Buisson, à Claix par Grenoble, (Isère).

LA GRANDE MAISON DE CHAPELLERIE

de RIVIER Sœurs

Rue Centrale, 43, et rue de l'Hôtel-de-Ville, 60

A l'honneur de prévenir ses nombreux clients qu'à l'occasion de la Saison d'Été et de l'Exposition, on trouvera dans ses vastes Magasins un choix vraiment immense et extraordinaire de CHAPEAUX de paille anglaise, Italie, palmier, Panama et Manille, chapeaux feutre, alpaga et cotte. Tous ces articles sont vendus aux prix de fabrique

LA SILENCIEUSE

LÉON POUILLEU, ingénieur-mécanicien

Soleil agent de la Machine à coudre

POLLACK, SCHMIDT & C^o garantie 25 ans

PRIX 225 fr.

25 Guides pour toutes espèces de TRAVAUX

30, RUE DE RICHELIEU, 30

En face la fontaine Mollère, à Paris

ELIXIRS PUY

Préparés par DECHENAUX, pharmacien.

Ces Elixirs ont l'avantage de purger et de dépurger le sang, sans que l'on soit obligé de suspendre son emploi, quel qu'il soit, et de faire disparaître ainsi toutes maladies chroniques.

L'Elixir n^o 1 est spécial pour les maladies de poitrine, d'estomac et des intestins, telles que bronchites, oppressions, perte d'appétit, crachements de sang, constipation, embarras gastriques, affections nerveuses, éblouissements, migraines, insomnie, et débarrasse des glaires bilieuses, etc.

L'Elixir n^o 2 est le dépuratif le plus puissant pour purifier le sang de toutes humeurs nuisibles et abondantes, telles que rhumatismes, engorgements du foie, les dartres, les maladies secrètes, sans laisser aucune trace du virus.

Dépôt chez PUY inventeur, rue Neuve, 41, aux Charpennes; pharmacie GODDARD et PUY fils, rue de Sully, 51; M^{me} VILLOUD herboriste, 75, grande-rue de la Croix-Rousse et chez tous les pharmaciens et herboristes. — Prix: 2 fr., 3 fr. 50 c. et 6 francs.

MALADIES DE LA PEAU

POMMADE Dermophile du Dr Michon, méd. spécialiste. Infaillible contre les rougeurs, teux, boutons de visage, dartres, etc., toutes les maladies de la peau en général. 3/4 le pot. Dépôt ph. Sey et pl. Cr.-Rousse. Chez Cazeneuve et Lestra, droguistes, rue Lanterne, à Lyon.

15 ANS DE SUCCÈS THE BÉRAUD

Le plus doux et le plus agréable des Purgatifs pour combattre toutes les maladies provenant de la désorganisation des fonctions digestives. — 1 fr. 25 la boîte.

Alcool de Menthe concentré DE BÉRAUD

2 fr. le flacon. — Dépôt dans toutes les pharmacies

PRIX à FIGARO PRIX FIXE

GRAND CHOIX de Confection pour hommes et enfants. — Chaussures et Chapellerie en tous genres: cours de Brosses, 14 (Guillotière).

AU GRAND BALLON

RESTAURANT Salles et Salons de famille; Jardins, Tennis Jeux de Boules.

Rue de la Quarantaine, 14

SOMMIERS-MODELES LAURENT

17, quai St-Antoine — Eque DE LITS EN FER — 6, quai Thiers (Album-Tarif franco.)

PLUS DE FEU 5 francs



40 ANS DE SUCCÈS 5 francs

Liniment Boyer-Michel d'Aix.

Guérison sûre des Boiteries, Entorses, Foulures, Ecarts, Molettes, Courbes, Vésignons, etc. — Dépôt chez les principaux pharmaciens de chaque ville; à Lyon, M. FAIVRE, à St-Etienne, M. ARNAULT.

DIRECTION GÉNÉRALE DES NOURRICES

Maison fondée en 1780

Quai de l'Archevêché, 12, près le pont Nemours

LES MÉDECINS de la Faculté de Paris prescrivent avec succès les Dragées SAVONULE-LEB EL au Baume de Copahu, pour la guérison des affections contagieuses les plus invétérées, supérieures à toute capsule ou injection, ces dernières offrant souvent de grands dangers.

PRIX: 3 et 4 fr. la boîte. — A Lyon, chez MM. Fayolle frères, Cherblan et Cie, Aroud et Cie, Faivre, pl. Terreaux, Barnoud et Simon r. de Lyon. Chevalier, pharmacien, rue Louis-le-Grand, Clavellier et Cie, pharm. droguistes, pl. des Jacobins, 4.

L'ORIENTALINE

Teinture instantanée; la meilleure pour se teindre soi-même. — Succès garanti. En vente au dépôt général, MAISON ROCHON, rue Grenette, 34. — Grand modèle, 8 fr., petit modèle, 3 fr. 30.

PHARMACIE GODDARD et PUY, RUE SULLY, 51, LYON

DYSSENTERIE américaine

LA Poudre de PUY fils, guérit dans les 24 heures les Dysenteries les plus opiniâtres qui ont résisté à tous les meilleurs traitements. — Prix, 2 fr., et pour enfant, 1 fr. 25. — Dépôt dans toutes les Pharmacies.

VER SOLITAIRE

Remède infailible et inoffensif de PUY fils, pour faire expulser vivants les vers solitaires. Prix: 10 fr. Une seule dose suffit toujours.

EAU MÉLISSE

ARMES MATHIAS

Contre apoplexie, vertiges, vapeur, maux de cœur, syncope, crampes d'estomac, indigestion, diarrhée, cholera, etc., etc. EMERY, rue Vacon, 54, Marseille. Dépôt dans les Pharmacies et chez divers commerçants.

POUR GUERIR

promptement les maladies secrètes ou contagieuses, rien de pareil au TOPIQUE-FABRE perfectionné. Le demander et envoyer 10 francs, à M. Fabre, rue de Bonne, 8, Grenoble.

HERNIES

Sans opération, guérison prompte et parfaite, garantie par les faits. En conséquence, PLUS DE BANDAGES. — Par M. GAILLARD, médecin de la Faculté de Montpellier, à Lyon, quai de la Charité, 1.

Un des meilleurs Chocolats est le

CHOCOLAT-DONNEAUD

Usine de la Tête-d'Or, à Lyon